

L'Aumaille

et marie-louise aussi, qui n'ira plus au bois comme elle n'ira plus au pain. sur son vieux vélosorex elle allait au pain comme elle aurait dit qu'elle allait au bourg. aller au bourg pour dire aller au village comme si le pain était le village tout entier dans la multiplication des bouches et des corps nourris par lui. aller au pain comme partir en voyage, aller au pain comme en territoire exotique. car il fallait passer la nationale pour aller au bourg et donc changer de pays, changer de farine, quitter les siens, gens de même espèce, et aller au pain. de quelle farine est-on chacun fait. la mienne ce n'est pas la fine fleur, eucharistique, qui fait passer le pain en corps mais c'est plutôt la farine d'orge rudimentaire. les liens qui unissent ces gens, les miens, sont-ils aussi sommaires que la farine d'orge d'où ils viennent, d'où je viens. quand tu parlais de tes enfants ou de tes petits-enfants, mère de ma mère, tu disais le ou la devant le prénom de chacun. je croyais que le et la étaient réservés aux choses et non destinés aux êtres et que ces articles créaient une certaine distance entre toi, marie-louise, et ceux que tu désignais ainsi

mais je me trompais, tu disais le bernard ou la marthe, parlant de ton fils ou de ta bru, pour donner une aura à ceux qui t'étaient proches et faire de leur prénom un nom de pays tout entier comme tu aurais dit la france ou l'angleterre avec emphase, sans même t'en rendre compte, ou comme on parlait autrefois des actrices ou des femmes célèbres, des cantatrices ou des stars ou comme on parle encore d'une philosophie. ainsi, sans le savoir vraiment, tu désignais une famille, une lignée : les rivierre avec deux r, comme d'autres auraient dit les médecins ou les bourbons. les rivierre avec deux r, coquille d'un officier de l'état civil ou coquetterie d'un ascendant, je ne sais

rivierre, ce patronyme enraciné dans l'eau, dans une histoire de la nature de source très ancienne. rivierre comme lieu de résidence des individus qui fondent cette famille, tribu de l'eau, particularité de plusieurs générations, à la fois histoire et destin peut-être. nom du père de ma mère, nom du père du père de ma mère, nom du grand-père du père de ma mère, nom de son arrière-grand-père aussi et ainsi en arrière toute. rivierre correspond-il à un événement extraordinaire qui serait survenu, miracle du partage d'un cours d'eau, passage entre deux eaux. à mi-chemin entre le ruisseau et le fleuve

ou bien rivierre est-il le lieu de naissance de l'un de ceux qui sont restés en arrière et qui me font remonter le temps. rivierre est-il encore lié au métier de l'un d'eux, convoyeur de bac ou de marchandises, lingère ou meunier sur l'eau, ou lié enfin à son lieu de naissance comme la mienne qui survint près d'une boucle de la seine

cette rivierre avec deux r désigne-t-elle les qualités des individus qui portent ce nom. limpides ou troubles, étroits ou larges, mouvants ou immuables, transparents ou opaques, tumultueux ou tranquilles, changeants ou constants. la rivierre on peut se jeter en elle, aller de l'autre côté d'elle, remonter en elle, aller au fond le long au milieu d'elle, suivre ses épanchements. c'est la rivière de ronces qui a englouti l'r liminaire de ronces en elle. pas de hiatus entre ces deux mots : rivière et ronces, contrairement à celui – transitoire – qu'il y a entre le et andré. c'est la raison pour laquelle mémère tu ne disais jamais le andré ni l'andré avec élision, mais le père. andré quant à toi tu disais bien parfois la marie, avec un r qui roulait dans ta bouche sous ta langue, mais marie-louise je ne t'ai jamais entendu dire le andré ni l'andré. ta bouche en serait restée béante comme dans un immense bâillement

andré tu étais le père, et l'espace qu'il y avait entre le et andré, aussi grand que l'ouverture de la bouche de ta marie, eh bien il n'existait pas puisque tu étais le père et que la marie gardait la bouche close. les appels entre vous, les « eulahs », vos interpellations, étaient des gestes ou des regards davantage que des mots ou des prénoms, avec articles ou sans. pas moyen d'amender les mots d'amender la langue à c't'heure. la langue un peu trop froide qu'il faudrait réchauffer de temps en temps, bonifier à force de fumier comme on fertilise une terre. on la réchauffe quand elle est trop froide, on la rafraîchit quand elle est trop chaude. du fumier encore et encore. 'core 'core qu'elle disait la grand-mère, c'est 'core pire qu'elle disait, lançant des « vla aut'chose » à tout va quand surgissait l'incompréhension, l'indignation ou bien la colère

du fumier à c't'heure, c'est bien ça qu'il nous faut, c'est ça qu'il me faut. les corps qu'on enterre sont-ils le fumier amendant la terre qui portera les nouveaux êtres – stercoraires – à naître et à mourir. vivant et croissant sur le fumier des morts. ces corps qu'on enfouit sont-ils en décomposition pour fertiliser le sol, âcre odorant mouillé, et en faire l'humus qui favorisera tous les épanouissements mais aussi toutes les inhumations, berceaux et tombeaux se mêlant quelquefois. la décomposition la putréfaction, quand les corps ne sont pas encore morts, c'est la gangrène. comme celle qui te frappa pépère et qui te laissa une main, la droite ou la gauche je ne m'en rappelle plus, une main à laquelle il manquait un doigt. c'est le toubib, la blouse blanche de saint martin l'beau, qui t'avait fait une piqûre avec une seringue souillée

à saint martin le beau il y a une église un gymnase deux terrains de football un parc une épicerie deux coiffeurs une esthéticienne deux boulangeries une boucherie-charcuterie un terrain de tennis un manoir plusieurs vigneronnes une bibliothèque une école maternelle une école primaire une pizzeria une mairie une pharmacie un étang

un lavoir une gare une zone industrielle plusieurs restaurants une poste un cimetière et plusieurs docteurs. mais de ton temps il y avait surtout le docteur paturel qui t'avait fait une piqûre qui s'était infectée. à l'époque on faisait moins attention à l'hygiène et on faisait ce que disait le toubib, on l'écoutait aveuglément. mon vieux mon pépère c'est comme si tu t'étais violemment viandé et ton pauvre doigt, c'était un annulaire ça je m'en souviens, il prit la gangrène à la suite de cette piqûre et l'infection gagna tant qu'à la fin on te coupa le doigt. et puis tu retournas voir le toubib en blouse blanche à saint martin l'beau et tu fis comme si de rien n'était, si modeste et humble face au bourgeois empli de sciences. ce qui devait arriver était-il arrivé. j'aurais dû me méfier quand ton paturel m'agrafa un jour l'aile gauche du ventre et aussi l'intérieur gauche du coude car les cicatrices pâles sont toujours là sur moi. ces agrafes qu'il avait fallu garder plusieurs jours m'ont laissé de petites traces visibles mais ta seringue souillée t'a laissé la trace du manque. et ta main qui ne comptait plus que quatre doigts ne s'est jamais révoltée comme si tu n'avais jamais perdu là qu'un vulgaire bout de viande, comme si on ne t'avait jamais enlevé là qu'un petit germe semblable à ceux que ta patronne arrachait aux pommes de terre dans la cave mystérieuse de l'autre côté de la cour où s'élèvent encore de beaux et gros tilleuls

donne m'en encore, donne-moi une paire de couples pour faire bon poids. « j'vas les serrer avant qu'y n'tombe de l'ieau » qu'elle lançait à la hâte, la marie, à propos des pommes de terre. les dégermer c'est ça qu'elle faisait la patronne. elle dégermait et je me rappelle mémère que non loin de l'entrée de la cave, dans l'allée centrale du potager, dans ton jardin maraîcher où poussaient tant de légumes et de petits fruits destinés à l'absorption familiale, une fois tu m'avais vu triturer mon nombril – je croyais pouvoir y enlever quelque chose – une p'tite graine peut-être ou bien une saleté enfermée en son creux. j'essayais donc de dégermer ce ventre comme une pomme de terre et tu m'avais dit qu'il fallait arrêter ça car le sang avait fini par poindre

les patates elles ne saignent pas, les corps morts non plus. les nôtres meurent trop tôt, ils nous quittent quand nous n'avons pas encore l'âge de les rencontrer vraiment. c'est leur mort qui nous fait réaliser cela. est-ce quand ils meurent que l'envie de les rencontrer nous prend

où donc qu'elle est coulée la marie, où d'est qu'il est coulé le père qu'elle disait la grand-mère. couler pour se faufiler, couler pour sombrer. dans quel trou de souris es-tu passée, dans quel trou sans fond as-tu disparu. madame rivierre qu'il lui disait mon père. on a l'impression de s'être trompé d'époque, d'être né trop tard pour avoir le temps de les saisir comme il faut, les nôtres. pas treize par-dessus quatorze, qu'elle dit toujours ma mère. comment faudrait-il rencontrer les êtres d'où nous venons et qui nous ont faits. les rencontrons-nous ailleurs qu'ici puisqu'il est toujours trop tard pour cela. ils ont toujours une longueur ou deux d'avance sur nous. on dit les nôtres comme s'ils nous appartenaient mais c'est plutôt nous qui leur appartenons puisqu'ils nous ont faits et que nous gardons leur survivance en nous

ici pas de sonnette pour annoncer le dernier départ et pas de sonnette non plus pour annoncer votre arrivée. le chien a déjà fait le travail : c'est le cortège des aboiements qui vous accompagne jusqu'à la porte d'entrée. s'il fait chaud, si c'est l'été, les aboiements portent plus fort et plus haut et finissent par s'éteindre une fois passé le rideau de lianes en plastique multicolores qui vous laisse entrer vous mais pas les mouches. ces lianes je les voyais pendre du linteau de la porte de la cuisine comme de longs spaghetti de couleur et s'agiter sous l'effet du vent ou du passage d'un corps, bruissier un son de plastique, un son de recouvrement ou d'empilement à la fois lourd comme des corps qu'on entasserait dans une fosse commune et léger comme le vent qui n'effleure rien

les mots de mémère étaient ainsi dits, à vous percuter de plein fouet comme une musique dans le vif d'un scherzo. « un coutieau » tu disais, « de l'ieau » tu disais. ajoutant un i à ces mots tu les rendais plus tranchants, tu les rendais plus chantants et coulants. les accentuant tu les italianisais, m'apprenant à entendre tes mots davantage qu'à bien les comprendre

je découvrais un langage – le tien – qui n'était ni un argot, la langue de la misère d'après hugo, ni un patois, cette oralité rurale un peu brutale. mais tes mots à toi, sortes de coups portés en effraction dans la réalité, sortes d'images intenses exprimant à merveille tes états d'âme les plus changeants et les plus vifs. tu les maniais, ces mots, avec parcimonie et cela leur donnait une beauté rare et pure. tes mots à toi toujours présents même si ta bouche ne s'ouvre plus pour les prononcer. tes mots à toi qu'il fallait pénétrer d'instinct comme des initiés. initiée que j'étais par l'histoire de cette ascendance que je porte malgré moi. cette histoire s'appuie-t-elle sur une réalité que je tente de retrouver et de restituer ou bien cette histoire ne surgit-elle que du discours que je parviens à tenir sur elle et dont le réel s'évanouit dans mon désir amalgamé d'une phrase sans fin

mémère, te donnant corps et âme à ton travail, tu t'es désâmée. quelles pouvaient être les conditions de ton bonheur – nom de dieu, nom de d'là, disais-tu à la place en guise de juron affirmant ainsi que dieu était le lieu par excellence, le là tout puissant, l'omniprésence spirituelle. être là, être un peu là, n'être plus là ici-bas mais là-haut. tu regardais la messe à la télévision sur la deuxième chaîne tous les dimanche matin à onze heures précises. le jour du

seigneur ça s'appelait et ça s'appelle toujours, même si tu n'es plus là pour ouvrir le poste et voir et entendre les priants et les prières. des textes sacrés aux homélies c'est un peu comme aller de l'église au fauteuil devant la télévision : c'est la même distance. pourtant tu avais eu droit au direct : messe de baptême messe de communion messe de mariage messes de baptême de ta progéniture et d'une partie de la progéniture de ta progéniture. pour moi pas de baptême, tu avais dû penser que tout se perd, ma pauvre dame. et pour finir messe de funérailles, celles de ton bonhomme puis les tiennes : messes finales auxquelles j'assistai au bourg, au beau milieu de ce regroupement de campagnards ni villageois ni citadins – entre les deux

le bourg avec son marché chaque semaine et sa foire une fois l'an, de l'autre côté de la nationale. on y est allé au bourg pour ton dernier jour du seigneur avec ton fils le bernard qui ne voulait pas rentrer dans l'église. il disait qu'il serait gêné pour en sortir à tout moment parce qu'il a sans arrêt des envies, des envies d'pisser à n'y plus tenir à cause du diabète. c'est la mort cette saleté-là, c'te maladie-là. alors lui n'est pas entré dans le lieu saint, il n'a pas entendu les paroles creuses du diacre ou de la lectrice – la chanteuse qu'il l'appelle le bernard. ces paroles qui vous résument une vie en trois lignes mal jointoyées, si mal jointoyées qu'on ne sait plus de qui on parle. on se demande s'il n'y a pas eu erreur sur la personne et puis le bernard n'a pas assisté non plus à la mise en terre, il n'a pas entendu les paroles du croque-mort. vingt ans de métier qu'il me dit et encore jeune pourtant. il n'a donc pas entendu le croque-mort demander si quelqu'un voulait lire à voix haute les quelques fragments de textes saints que ma mère avait choisis sans doute un peu au hasard dans une sorte de fidélité aux serments qu'elle avait prêtés enfant, en baptême ou en communion, mais c'est si loin tout ça, si loin de là où tu vas

Kristell Loquet

Extrait inédit à paraître prochainement aux éditions L'atelier contemporain